

L'Inde en caddie



Anoula Sifonios
2008

Carnet de voyage dont certains chapitres ont été publiés dans *Les Cahiers du Yoga* entre 2009 et 2011.

Photo Johan Vermeylen

La nuit du 5 septembre 2008, Delhi distingue entre deux orages un étrange équipage: un homme aux cheveux blonds et sa compagne poussant deux chariots montés sur de grandes roues. On ne sait quelle langue ils parlent – un mélange de français et de néerlandais – mais en tous les cas ils ont l'air plus ravi qu'harassé. Fini les sacs trop lourds et les dos qui souffrent! Les deux routards viennent de lancer une nouvelle mode: le voyage en caddie. Une valise à roulettes n'aurait pas fait long feu sur les sentiers cabossés de l'Himalaya... Avec leur cabas à commissions montés sur roues et couverts d'une bâche, ils se sentent prêts à braver le gravier. Mais c'est bien plus terrible qu'ils allaient devoir affronter.

Le train qui mène à Haridwar est bondé. Nous avons réservé deux places mais elles sont occupées. Le temps de comparer nos billets et nous comprenons la méprise: on nous a vendu des tickets pour le 9, non pour le 6! Pas question pour nous de descendre, quitte à rester debout s'il le faut. Delhi est saturée d'antennes et l'électrosmog devrait être plus supportable dans les petites villes du nord. Juste avant d'arriver à destination, le *superintendent* du train débarque, naseaux fumants et poings crispés. "Vous devez payer 500 roupies d'amende et racheter un ticket!" vocifère-t-il. Nous expliquons l'erreur, l'assurons de notre bonne foi mais déclinons toute responsabilité. Il s'énerve de plus belle. Tout le wagon bondit sur l'affaire avec passion – c'est une coutume indienne! Une Brésilienne nous dit de payer, deux Français se recroquevillent sur leur siège. Un Indien tente de convaincre le contrôleur de notre bonne foi, puis deux, puis trois. Finalement, un *swami* vêtu de la robe safran des renonçants et à la longue et fine barbe blanche, jette dans la mêlée toute son autorité morale. Le *superintendent* ne peut insister davantage et il tourne les talons, vaincu et fort déçu de n'avoir pas pu s'octroyer une "amende" qui aurait réchauffé ses poches. Nous avons observé la scène amusés, sachant bien que les Indiens défendent toujours les victimes et que la solution viendrait d'elle-même.

Là où les flots rapides du Gange ont fini de dévaler la montagne, là se trouve Haridwar. Sur ses ghats, d'innombrables pèlerins ont placé leurs espoirs en Shiva qui, du haut de ses 30 mètres, esquisse un geste de bénédiction. Fumeurs de *chilom* aux yeux rouges, *nâga* aux cheveux de corde, vendeurs de ballons et masseurs de nuque dorment, mangent, se lavent et prient dans les eaux sacrées. Insidieusement, un mal invisible rampe, épais, sournois. Il coupe nos jambes, fatigue le souffle et frappe nos têtes. Les yeux des dévôts sont comme les nôtres, cernés eux aussi à cause du progrès électromagnétique. Diantre! Nous ne pouvons rester et nous engouffrons dans un rickshaw qui veut bien nous emmener à Rishikesh.

L'été précédent, nous avons rencontré un Indien adorable du nom de Shivshankar. Pendant trente ans, il a été l'ami et le fidèle serviteur de Mâ Chetanjiyoti, une Canadienne disciple de Chandra Swami. Décédée en avril 2008, elle a laissé à Shivshankar, son fils de coeur, un joli ashram sur la rivière. Le lieu lui est disputé cependant, par un homme sans

scrupule qui considère que la maison doit lui revenir. Nous venons apporter à Shivshankar un peu de réconfort et ce dernier, ravi de notre visite s'empresse de nous emmener dans la maison qu'un ami lui a prêtée. « Vous êtes ici chez vous, dit-il, restez aussi longtemps que vous le désirez! »

On apprécie cette hospitalité à l'indienne et on fait connaissance avec la famille. Il y a Sarod, une femme à la longue tresse grise, qui a les yeux toujours lumineux. Elle est forte, Sarod, ancrée, stable. Leur fils passe de temps à autre et se dévoile petit à petit. Il s'appelle Vikram mais tout le monde le nomme Vishnu, comme Mâ Chetanjyoti l'avait baptisé. C'est un peu son nom spirituel à Vishnu, qui déjà à vingt ans caresse le rêve de prendre *sannyas* et de se consacrer à la recherche du Divin. Il en a toutes les possibilités d'ailleurs et il est l'héritier d'une longue lignée de sages et de saints. Son grand-père était connu pour ses *siddhi*, ses pouvoirs surnaturels et son oncle est un swami qui possède un ashram à Ujjain et a la capacité entre autres de fixer le mercure. Shivshankar a demandé à sa soeur de Gwalior de venir le soutenir dans cette immense épreuve. Les gens bons souffrent de la confrontation avec des êtres sans scrupules mais sentir la famille autour de soi soulage. Omlatha est plus jeune que Sarod, plus timide; elle est très religieuse et comme beaucoup d'Indiennes, son karma est de servir sa famille, ce qu'elle fait avec beaucoup de grâce.

Shivshankar continue à raconter: « Il faut avoir confiance. La vérité finit par triompher! »

Un malaise me saisit, qui n'a rien à voir avec ce que nous raconte Shivshankar. Mes organes se soulèvent: vais-je vomir ou m'évanouir? Johan explique à Shivshankar: " ce sont les ondes des téléphones portables... Nous ne les supportons pas." J'essaie de me maîtriser. Plus tard, nous partons en promenade avec les femmes et Vijay, le jeune fils d'Omlatha. Les ondes électromagnétiques sont si puissantes que nous avons des symptômes jusqu'alors inconnus: je marche sur le sol sans le sentir et parfois il me semble que je vais tomber, à la manière des trous d'air en avion. Nous qui venons en Inde depuis quinze ans, est-ce la dernière fois ? La téléphonie mobile est arrivée il y a deux ans à peine et il faut dire que les Indiens en raffolent.

Le lendemain, Shivshankar nous emmène chez le plus éminent médecin ayurvédique de la région. Originaire du Kerala, rond et accueillant, le médecin nous met tout de suite à l'aise. Nous entendant parler de nos symptômes, il est catégorique: " Vous êtes comme ça et vous devez apprendre à vivre avec cette sensibilité." Il marque une pause, puis sourit un peu tristement: " J'ai déjà entendu parler d'électrosensibilité. Deux de mes professeurs ont dû se réfugier dans une réserve au fond de la jungle, au Kerala. Eux non plus n'arrivent plus à vivre dans ces *bloody radiations*. Moi-même je ne cesse de déménager avec ma famille, au fur et à mesure qu'ils construisent de nouveaux mâts." Puis il résume le travail de la médecine ayurvédique:

- Si je devais vous soigner, je vous traiterai en tant que personne, en tant que totalité. Je ne soigne pas seulement la malaise, les symptômes. Nourriture appropriée, sommeil approprié, lectures appropriées, environnement approprié. Il vous faudrait méditer, et faire les exercices de yoga appropriés. Essayez de cultiver une attitude intérieure d'amour inconditionnel, universel. Cela aide à guérir.

Se soigner par l'amour que l'on ressent pour le monde... Cette proposition me touche et parle profondément. Merci Docteur! Mais puisqu'il ne peut rien faire pour nous et qu'à Rishikesh aussi la mort s'infiltrer partout, nous nous échappons encore une fois, espérant trouver un village seulement non contaminé par la peste moderne.

L'Inde a inventé la mousson électromagnétique. De Delhi à Rishikesh, de Haridwar à Shimla, le même rayonnement nous détruit à vive allure. Pas une once de vie, pas une feuille d'arbre qui puisse s'abriter et échapper à ce flot mortel. Le souffle est court; la tête fait mal. Chaque matin – si nous avons réussi à dormir – nous nous réveillons plus fatigués. Les poches sous nos yeux se creusent et nous errons comme des sans-patrie, partout rejetés, dans une fuite désespérée pour trouver un seul lieu où nous souffrirons moins.

Finalement nous atterrissons à Mandi, charmante cité de l'Himachal. Par miracle, nous trouvons une chambre d'hôtel un peu à l'écart. Nous allons lentement y reprendre des forces et rassembler nos esprits. Devant le Bus Stand de Mandi, dans l'enfilade de bouibouis et d'échoppes en tous genres, il y a la soi-disant agence de voyage de Ishpaul, un sikh de trente-quatre ans. Il nous hèle et nous voilà assis thé en main sur des chaises en fils de plastique. "I love sweet couples like you!" dit-il rieur. Il ouvre un paquet de chips et il n'est pas question de refuser. Une Américaine s'y essaie...

- Why? demande Ishpaul.

- I am sick since yesterday, so I prefer not to eat.

- No no no! I am *sikh*, not you! Eat!

On rit à gorge déployée. Ishpaul ajoute: " Demain, on va tous ensemble au lac, qu'est-ce que vous en dites?"

- Combien ça va nous coûter? demande l'Américaine méfiante.

- Rien! Je vous invite!

A grands renforts de gestes et d'énergie, Ishpaul déballe sur le comptoir une multitude de foulards de soie, qu'il offre à l'Américaine puis à moi. " J'ai une entreprise textile" explique-t-il. Mais ce n'est pas tout. Ishpaul nous révèle très fier. "I am an artist." Il nous montre les photos qu'il a prises de couples occidentaux, dans le plus pur style indien, Bollywood version européenne. "Demain, au lac, je prendrai des photos de vous." Bon. Pourquoi pas? Il nous fait bien rire, Ishpaul. La soirée se termine dans le meilleur resto de Mandi où Ishpaul nous offre un vrai festin. En partant, il nous donne un kilo de graines de fenouil anisé, friandise que l'on mange en Inde après les repas. Décidément, il est très généreux.

Sur la route qui mène à au lac, la séance photos commence. D'abord avec Johan puis moi seule. Nous réalisons que son agence de voyage n'est qu'un prétexte. Il a d'autres revenus. Mais cela lui permet de se vivre en tant qu'"artiste". Et tout à coup, Ishpaul me fait la plus saugrenue des demandes: " J'aime être attaché par les femmes. Est-ce que tu ne voudrais pas m'attacher? Seulement une heure ou deux, ou plus – comme tu veux!" Je ris, croyant à une de ses facéties. Mais il est très sérieux. "My request is at your feet. Please bind me!"

- Ishpaul, c'est pas du tout mon genre. En plus je suis mariée! Tu dois faire ces jeux avec ta

femme, pas avec moi!

- Ma femme ne m'a plus attaché depuis trois mois, je n'en peux plus! Elle a mal aux doigts. Quand on est amis, on peut bien se rendre des services. Non?

Johan me vient en aide: " Si tu y tiens, je veux bien t'attacher."

- Men not allowed! Les femmes sont plus douces!

- Ishpaul, c'est une chose que je ne ferai jamais. Oublie tout de suite!

- Please, consider my case!

Ishpaul deviant suppliant. Ce qui nous étonne Johan et moi, c'est son innocence. Il est comme un gosse déçu de pas pouvoir jouer à son jeu favori. D'ailleurs, cette marotte lui vient de l'enfance. " Quand j'étais petit, la maîtresse d'école me punissait parfois en me donnant de petites claques. Et moi j'adorais ça!"

Nous arrivons à Rewalsar Lake, un lac sacré pour les bouddhistes comme pour les Sikhs. Padmasambhava, qui apporta le bouddhisme au Tibet, partit de cet endroit il y a plus de mille ans. Une immense statue dorée à son effigie surplombe le village et les chants des bonzes emplissent l'espace. Les gongs et les trompettes vibrent, tandis que les tibétains font tourner les moulins à prière. Les couleurs du gompa, sang et or, turquoise et blanc, font sonner les yeux. Dans le lac, des poissons affamés, agglutinés les uns aux autres, ouvrent leurs mâchoires pour recevoir les grains de riz soufflé que Ishpaul leur lance. Rewalsar a droit à son antenne de téléphone évidemment et c'est soulagés finalement que nous revenons à Mandi.

Même en rampant s'il le faut, nous ne voulons pas manquer la rencontre avec notre filleule tibétaine, Sonam Paldon, qui attend notre visite. C'est notre prochain but.

Sonam

Le soleil se couche sur Bir, séchant l'humidité du ciel en cette fin de mousson. Il y a un instant, la foudre frappait à l'aveugle les tôles et les terrasses sous le regard des Tibétains abrités sous les porches. La seule rue de ce village s'est transformée en rivière et les auvents en cascades. Des habitants cependant courent entre les flaques en portant des bonbonnes de gaz sur leur dos: le camion qui approvisionne le village une fois par mois est arrivé et il n'y en aura pas assez pour tout le monde. Il paraît que certains campent depuis hier soir pour être sûrs d'obtenir le précieux carburant!

Bir est une enclave tibétaine à quatre heures de bus de Dharamsala. On y mange davantage de momos que de lentilles; les visages burinés sont francs et ouverts; les mains font tourner les moulins à prière et les chapelets. *Aum Mani Padme Hum... Aum Mani Padme Hum...* Nombres de *gompa* ont été érigés, temples rouges et or qui se découpent sur les neiges himalayennes. Des drapeaux à prières innombrables dansent d'un arbre à l'autre; à chaque brise ils répandent leurs bienfaits. C'est tout le voeu des bodhisattva qui s'élève, léger et serein: *May all beings be happy!* Puissent tous les êtres atteindre le bonheur! Toute la nature alentour est ornée de ces fanions qui flottent élégamment. Le

Tibet, c'est ici, indiquent les drapeaux nationaux claquant leur fierté sur les toits. Une partie des villageois est arrivée du Tibet en traversant à pied les cols de l'Himalaya, prêts à mettre leur vie en jeu pour un peu de liberté; les autres sont nés en Inde. Ce matin, un jeune homme aux cheveux longs, déjà édenté, s'est arrêté devant Johan, comme s'il retrouvait un ami perdu depuis plusieurs siècles. Il touche son cœur, prend les mains de Johan, appuie son front contre le sien. "Je viens du Tibet. Ça fait un an que je marche. Bientôt je vais rencontrer un grand Rimpoché." Le gigantesque monastère de Sherabling, non loin de Bir, abrite en effet Situ Rimpoché et ses moines.

Un but nous amène: nous voulons rencontrer Sonam Paldon, notre filleule de vingt-deux ans que nous parrainons depuis quatre ans. D'une famille très pauvre de la région du Kham, Sonam est la seule à avoir bravé les sommets enneigés qui marquent la frontière. En Inde, les jeunes reçoivent une éducation gratuite et de qualité, apprennent l'anglais et sont formés à divers métiers. Mais avant tout, ils deviennent Tibétains: en arrivant, les élèves parlent surtout chinois et n'ont que peu de notions culturelles. Ils ne savent souvent même pas que leur pays est occupé – choc de réaliser dans quel mensonge ils ont grandi. En réponse à cette perte d'identité, les Tibetan Children Villages (TCV) ont pris la décision de "tibétiser" les jeunes générations. Prières, fêtes folkloriques, cours assurés en tibétain permettent aux étudiants de recouvrer ce que l'oppression chinoise leur a dérobé.

On nous offre une chambre spacieuse, la meilleure depuis longtemps: moquette, coin salon, coin cuisine, fenêtres donnant sur les rues du village d'enfants. Lochae fait chercher notre filleule. La porte à peine ouverte, Sonam se jette dans nos bras en sanglots. Cinq ans qu'elle n'a pas vu sa famille et qu'elle endure ses études avec pour seul rêve de retourner chez elle. Notre visite la bouleverse.

- I was waiting... Je vous attendais... depuis le premier septembre, je savais que vous pouviez arriver n'importe quel jour!

Et nous on fond littéralement pour elle! On voudrait lui donner la lune! Que dis-je, le monde! Elle s'accroche à nos bras, comme un petit enfant respirant à grandes goulées l'affection dont elle manqué depuis cinq ans. Très vite, elle se livre, elle d'ordinaire si discrète et nous raconte ses secrets. Parler fait du bien.

Babaji

Qui n'a jamais entendu le nom de Dharamsala, résidence de sa Sainteté le Dalai Lama? Les Tibétains s'y sont réfugiés; les chercheurs spirituels y ont depuis longtemps médité et les bourlingueurs sont venus chercher des impressions savoureuses. On m'a dit qu'on y trouvait tant de paix et que le Ciel était plus proche. Plus aujourd'hui. De McLeod Ganj, je n'ai retenu que les visages tendus des marchands et les mimiques avides des mendiants. McLeod Ganj est devenue rance à force de développer un commerce vénéneux sous la

houlette de dizaines d'antennes. Crachant leurs précieuses particules, elles permettent aux moines et aux laïques sans distinction de téléphoner derrière chaque sapin et d'attraper des cancers. A McLeod Ganj aussi, les tours de la téléphonie mobile crachent comme des phares dans la nuit les ondes qui font mal. Un groupe de lépreux, les dents rouges de bétel, viennent agiter leurs moignons avec des rires dementés. Les rayons de la fin de l'après-midi les nimbe d'une aura fantastique dans la foule des gens pressés. Mais nous ne pouvons pas nourrir toute l'Inde! J'ai une pensée de reproche pour cette nation par ailleurs grandiose mais incapable de prendre soin de ses miséreux. Je les salue et leur souris: à défaut de leur donner de l'argent, nous pouvons au moins reconnaître leur existence et les considérer comme des humains. Tournant le dos à la folie urbaine, nous nous installons dans un ermitage du nom de Vidya Ashram perdu dans la forêt.

Les allées quantiques de l'Inde sont aisées et rapides – rien à voir avec leurs rues poussiéreuses. On pourrait même dire que l'Occident et l'Hindoustan sont respectivement inversés dans ces affaires. Nos routes sont fluides et bien construites, mais la pensée occidentale est sinueuse et le mental enflé; l'intuition traverse mal ces embouteillages subtils. L'Inde au contraire roule lentement sur des voies cabossées et cahoteuses; elle tressaute et zigzague entre les trous et les cailloux. Pour ce qui est de porter les atomes et particules d'une réalité à l'autre, en revanche, elle excelle. La matière est moins dense; les souhaits et même les pensées fugitives se matérialisent à tout bout de champ. "Il faudrait qu'on achète des pommes" se dit Johan. Cinq minutes plus tard, on frappe à la porte: c'est le propriétaire de l'hôtel, tout sourire, qui nous tend un sachet rempli de pommes. Les Indiens savent puiser à ces sources d'intuition vive.

Qui sait quel vœu Johan avait formulé ce jour-là – toujours est-il qu'il fut presque littéralement aspiré par un petit banc de granit. Alors que nous marchions depuis Bhagsu, village adjacent à McLeod Ganj, pour voir la cascade au fond de la vallée, il se laissa choir subitement sous une bâche bleue. Avec circonspection, je m'assieds sur l'autre banc en face de lui. Où sommes-nous? Une cahute en pierre prolonge la petite terrasse. Soudain, un personnage apparaît dans l'embrasement de la porte, qui me paraît très grand mais c'est encore un tour quantique car l'homme est en réalité de petite taille. Robe rouge éclatant, pull brun et gilet rouge, bonnet de laine orange sur la tête, il a l'air d'un moine n'était sa longue barbe. Autour du cou, il arbore un splendide collier de graines de *rudraksha* à plusieurs faces. Il s'assied sans mot dire et nous observe attentivement, non avec les yeux – il ne nous regarde pas – c'est la qualité de notre silence qu'il sonde.

- Sitting, problem? demande Johan.

- No, no, no.

Quand le silence lui a dit quel genre de personnes nous sommes commence une série de dialogues dont voici la quintessence.

Johan lui demande:

- Vous vivez ici?

- Oui, depuis seize mois. Mais je suis *baba* depuis treize ans. Pour vivre la vérité, pour être libre.

La discussion s'enchaîne et comme nous avons soif, nous lui proposons de lui offrir un thé au café du coin. "Vous voulez du thé? Mais je vais vous en faire!" Devant un verre du *chai* brûlant, Johan, toujours désireux de mettre son épouse en avant, lui dit:

- Ma femme enseigne le sanskrit.

- *Aham Brahma'smi... Ayam Atma Brahma...* Tu comprends ça?

En trois mots il a résumé la quintessence des Upanishads: moi, je suis le *Brahman*, la divinité absolue; le Soi est le *Brahman*. Alors je lui réponds:

- *Tat tvam asi...* Toi aussi *tu es Cela...*

- Yes! *Tat tvam asi!*

Nous ruminons la signification profonde de ces mots sous la bâche bleue qui nous protège de l'ardeur de *Sûrya*. Babaji reprend:

- Si tu t'ancres dans la spiritualité, rien ne peut t'arriver. Tu es protégé.

- En Occident, Babaji, la spiritualité est perdue. Nous n'avons plus de maîtres – ou du moins sont-ils rares; le matérialisme est fort. Si on voulait vivre comme vous, les gens nous prendraient pour des fous et nous n'aurions aucun crédit.

Les réponses sont rapides et limpides.

- A partir de la création, il y a eu les plantes, les animaux puis les humains dont le destin est spirituel. Les gens s'en sont éloignés, mais tôt ou tard ils y reviendront. On ne peut pas vivre sans spiritualité.

Johan lui dit:

- Toi, Babaji, tu es libre!

- A l'intérieur, l'être humain peut être libre. Mais à l'extérieur, seulement jusqu'à un certain degré. On n'est jamais à l'abri de la maladie ou d'événements qui nous tombent dessus. Il n'y a qu'en soi qu'on peut jouir de la paix totale.

De temps en temps, des promeneurs, touristes ou indiens nous jettent des regards curieux; la hutte de Babaji se situe juste sur le sentier qui mène à la cascade. Le *sâdhu* les regarde d'un air absent et si les indiscrets restent trop longtemps, il a tôt fait de les renvoyer d'un revers de main, leur jetant quelques mots secs:

- Il n'y a rien à voir ici.

Babaji reste un moment absorbé puis explique, tranchant:

- La plupart des gens sont comme des chiens. Ils veulent juste consommer et se sentir bien, prêts à tout pour satisfaire les besoins de leur égo.

Quand on a un bon coeur et un esprit clair, on souffre beaucoup plus en ce monde. Les chiens, eux, ne souffrent pas.

Nous lui demandons:

- N'as-tu jamais vécu dans le monde avant?

- Si, bien sûr, répond-il. Mes parents m'ont choisi une femme et nous avons eu une fille.

C'était une famille paisible et sans histoires. Je faisais du business – en fait j'avais mon propre magasin de vêtements. Mais moi je ne voulais pas de liens et d'attachements. Avant mon mariage déjà, j'avais rencontré des *baba* et j'avais envie de vivre comme eux. J'allais souvent passer du temps auprès de mon guru. Quand il est mort, j'ai tout quitté. Pourtant, j'aime ma femme et ma fille. Si elles sont heureuses, je le suis aussi. Si elles souffrent, je souffre.

- Quand les as-tu vues pour la dernière fois? demande Johan.

- Il y a deux ans j'ai revu ma fille.
- Elle ne vient pas te rendre visite parfois?
- Non! A quoi ça servirait? Elle ne peut pas mener la vie d'un *baba*. Mais parfois je lui téléphone.

Il nous montre son portable, enveloppé dans un joli sac de tissu. Ce qui nous frappe en Inde, c'est que même les pauvres et les misérables ont un mobile!

Pour accompagner le thé que Babaji vient de nous servir, je pars chercher des biscuits. Je sais aussi que telle est la coutume en Inde: en échange de l'enseignement reçu, du temps partagé, les gens du monde nourrissent les renonçants. Il s'exclame, malicieux:

- Parfois je veux juste être et contempler; ces jours-là je ne cuisine pas. Je ne mange rien! Et Babaji éclate de rire et l'on croirait entendre un bébé! Libre, innocent, mélodieusement aigu, son rire rebondit sur la cascade qui vrombit derrière nous. Le rire intact du Dieu qui s'aperçoit à travers l'humain et s'amuse follement du déguisement.

- Qui était ton guru?

Evasif, il dit simplement:

- Un disciple d'Ânandamayi Mâ.

Oh! Comme ça me plait! Nous sommes un peu de la même lignée puisque je me sens fortement liée moi aussi à la grande sainte bengalie.

Le regard se perd dans les rochers qui entourent la rivière: j'en scrute le moindre recoin, l'esprit vaste et serein. Cet homme-là rayonne la paix et le silence. Sa voix reprend:

- La vie n'est qu'un rêve. Quand j'avais dix ans, mon oncle est décédé. D'un coup, j'ai réalisé que rien n'est permanent. Depuis, toute ambition a disparu. Mon esprit est constamment habité par le fait que tout meurt. C'est pour cela que je ne veux pas perdre mon temps à travailler. Avant de mourir, je veux absolument connaître mon essence. J'ai donc réduit mes besoins au maximum pour ne pas devoir travailler... C'est que je ne veux pas gâcher ma vie!

- Et en hiver, Babaji, tu tiens le coup? Il doit faire très froid! Est-ce que tu fais du feu?

La hutte du *sâdhu* se situe quand même à 2200 mètres et la neige descend facilement jusque là. Sa cabane en pierres non cimentées laisse tous les vents entrer et un des murs suinte.

- Non, non, pas de feu. Pourquoi faire? Non, je m'enveloppe dans mes couvertures et j'attends. Ce qui me dérange c'est l'eau froide. Je déteste l'eau froide!

- En fait, réfléchit Johan, tu attires les choses à toi, ce dont tu as besoin...

L'homme en effet mange si on lui donne quelque chose et jeûne s'il n'y a rien. Comme tous les vrais *sâdhu*, il ne va pas s'abaisser à mendier ou à demander quoi que ce soit.

- Il n'y a jamais rien d'acquis. Rien n'est jamais certain, rétorque-t-il, réaliste.

Babaji a fait le grand saut dans le vide: il attend que l'univers le nourrisse et le fasse vivre, prêt aussi à mourir si telle est son destin.

- *We live by miracle*. La vie est miracle. A l'école on vous apprend à lire, mais on ne dit rien du mystère; rien de l'essentiel.

Le *baba*, dans sa démarche, a fait du mystère le centre de sa vie.

La rivière nous appelle et nous quittons Babaji euphoriques.

- Revenez quand vous voulez! dit-il. Si vous êtes soucieux et que vous avez besoin de parler un peu, venez!

Malicieux, Johan demande:

- Et si on se sent heureux, on peut venir aussi?

- Evidemment! s'exclame Babaji avec son délicieux rire de bébé.

Assis sur les berges du torrent, les pieds dans l'eau, nos ombrelles jettent un peu d'ombre sur nos coeurs jubilants. C'est vrai que tout est miracle. Le *sâdhu* a retiré un instant le filtre d'évidence qui nous fait voir la réalité comme banale. Tout est miracle!

L'Inde est cette société dont on sort à la fois par le haut et par le bas. On peut être marginal et honoré à la fois si sortir du système est un choix conscient. Si une soif immense d'absolu préside à la démarche. Si le désir de transformation de l'homme est plus fort que tout. Un *baba* est un saint homme aux yeux des Indiens, souvent ermite et surtout renonçant. C'est quelqu'un qui a décidé d'abandonner toutes mondanités pour se dédier à la quête du Divin. Ils ne travaillent donc plus, prient et méditent toute la journée. "We are doing a greater job" nous a dit Babaji. Aussi appelés *sâdhu*, ils jouissent d'un grand crédit. Tous ne sont pas des êtres de haut vol - certains choisissent cette vie par commodité. Mais la sincérité de la démarche de Babaji ne fait aucun doute: c'est un authentique chercheur spirituel.

Deux jours plus tard, nous revenons voir notre nouvel ami, avec le sentiment d'être très privilégiés de pouvoir passer du temps avec ce grand être. Johan a une question sur le bout de la langue:

- Si quelqu'un a encore du *prarabdha karma*, c'est-à-dire s'il n'a pas brûlé son *karma*, est-ce qu'il ne doit pas rester sur le chemin de l'action? Est-ce que la contemplation pure est possible pour quelqu'un qui porte encore l'énergie de l'action en lui?

Babaji se lance dans une explication de la loi de l'action: les graines que nous semons germeront nécessairement. Il n'a pourtant pas répondu à la question. Johan ajoute:

- En Irak par exemple, tant de gens souffrent à cause de quelques esprits perturbés qui sont parvenus au pouvoir. Ne faut-il pas faire quelque chose pour prévenir la souffrance du peuple?

Du tac au tac, Babaji répond:

- A travers cette souffrance, ils grandiront en compréhension. Peu d'êtres arrivent à grandir sans souffrance. Le jour où ils comprendront ce qui se passe réellement, même leurs conditions changeront.

- Mais il ne peut y avoir de paix sans justice, insiste Johan.

- Si les gens voulaient la paix, il y aurait la paix sur terre.

Je ne peux m'empêcher de penser que la majorité de gens semble souhaiter la paix – le commun des quidam, menant une paisible vie de famille en tous cas. Mais le *baba* n'est pas d'accord et finalement je lui donne raison:

- Le jour où vraiment les gens désireront la paix, il y aura la paix. Mais pour l'instant, les gens préfèrent se battre; ils trouvent ça plus amusant. Pour beaucoup, la paix est ennuyeuse. Il faut être patient: chacun a son rythme. Peut-être que dans cent ans les choses iront mieux.

- On voudrait que ce soit maintenant, lui dis-je. On n'a pas la patience d'attendre!

- Ce que vous pouvez atteindre maintenant, c'est la croissance intérieure. Sur le plan individuel, vous pouvez atteindre la paix, explique sagement Babaji.

C'est à ce moment-là qu'un Coréen apparaît sur le sentier, chargé d'un sac énorme. "Il va cuisiner un plat de son pays", dit Babaji. L'homme s'installe dehors, et lave les légumes à l'eau froide de la source. Gingembre, ail, céleri-tige, tomates en quantité époustouflante sont broyés sous la pierre que tient le Coréen. Pendant que je lui prête main forte, Johan et Babaji se sont installés sur le sentier, abrités sous un grand parapluie en guise de parasol. Personne ne dit mot. Parler nous couperait de la Présence qui nous réunit au-delà des différences. C'est toujours en silence que nous prenons notre repas dans la cahute sombre, assis sur des nattes qui sentent le kérosène, dans ce bonheur très simple qui se déguste à petites lampées. Tout est devenu contemplation et chaque seconde de communion se savoure comme un bien précieux. Nos regards suivent les gestes savants du Coréen qui prépare le thé vert de son pays dans les règles de l'art.

Babaji me fait penser à un derviche sorti tout droit d'un conte persan. Restés seuls avec lui, une cohorte de nuages fait soudain irruption dans la quiétude de la cabane, de ces pensées qui sont notre lot quotidien en Europe, mais qui ici tachent l'espace muet que nous partageons. Babaji évidemment le remarque immédiatement.

- On perçoit toujours la réalité à partir du passé. On n'est jamais pleinement présent. C'est cela qu'il faut acquérir.

Le mystère de l'existence, révélé à travers le silence... Voilà ce qui tisse le quotidien de Babaji: toujours être neuf, libre du passé jusque dans les rouages de son esprit, pour percevoir *ce qui est*, le miracle qui apparaît dès que les conditionnements relâchent leur emprise.

- Nous vivons par miracle. Maladies, naufrages, tremblements de terre, tsunamis, qui sait toutes les choses terribles qui peuvent nous arriver? Nous ne devons jamais oublier que nous ne sommes pas le corps. Nous sommes *cela*, l'Un-sans-second. L'esprit lui-même est fait de matière. Mais nous sommes au-delà. Nous sommes l'étincelle de divinité. Le corps et l'esprit ne sont rien car tout ce qui est né doit mourir. Cherchez *cela* qui ne meurt jamais. Quand vous l'aurez trouvé, vous obtiendrez aussi le Tout. L'être humain devrait d'abord rechercher son essence, puisqu'il est sûr de mourir. On est tellement sérieux dans notre travail, quand il s'agit de gagner de l'argent! On devrait avoir le même sérieux dans la quête spirituelle! Après la mort, ce sera trop tard. C'est dans ce corps, maintenant, qu'il faut trouver qui nous sommes.

En présence de cet être, une grande joie m'envahit. Il touche juste, à tous les coups. Il y a en lui une vastitude contagieuse. Un discernement perçant. Une exigence d'intensité. Qu'en reste-t-il dans mes mots maladroits, inadéquats? Assez j'espère pour que vous puissiez pressentir à quoi mène une vie de méditation. Ce n'est certes pas notre destin à tous, mais le travail invisible de ces êtres parmi nous est important. Qui sait s'il ne tiennent pas les rennes du monde pour l'empêcher de sombrer tout à fait?

Dussehra

Après toute une nuit où les cahots du bus rabotent notre égo et le reste avec, on nous droppe à quatre heures du matin dans un nulle-part obscur. Un groupe de gens debout, emmitouflés de châles et de couvertures, apparaissent à la lumière des phares d'un camion puis replongent dans la non-existence. Il y a une sorte d'auvent de l'autre côté de la route; Johan et moi nous y installons. Pas question de grimper la corniche jusqu'à Naggar tant qu'il fait noir. C'est notre dernier espoir de trouver un lieu où nos corps fragiles porront récupérer... Pas question de le gaspiller. Il s'agit d'y voir clair! Nous entrons dans l'attente, alertes et transis tant le froid mord. Quelqu'un allume une lampe à huile poussiéreuse: un homme met de l'eau à chauffer sur son réchaud à gaz, promesse d'un *chai* revigorant. Deux hommes viennent se réfugier sous notre cube de béton, attendant eux aussi leur verre de chaleur. Le *chai man* apporte un large vase de metal plat et pose en travers une poutre de deux mètres de long ainsi que des morceaux de carton. Une bonne lampée de kérosène et notre abri s'illumine. Un à un, des gens sortent de l'obscurité pour présenter leurs mains aux flammes. Des hommes seulement car la nuit leur appartient. Les femmes suivent la courbe du soleil et fuient le règne de la lune. De nuit, les contours du connu changent: qui sait quelles intentions malveillantes naissent au crépuscule et tapissent fourrés et ruelles? Le soleil sèche toute velléité maléfique et s'allie aux femmes qui peuvent dès lors circuler en toute liberté. Les hommes sont nés nocturnes et ne craignent donc pas les secrets de la nuit. Les visages défilent, souvent silencieux. Tous viennent boire le thé qui réveille, leurs yeux noirs plus grands encore, incandescents. Le feu révèle les murs de notre cube, couverts d'une lèpre qui a arraché des lambeaux entiers à la peinture écaillée. Taches de vie, marques du temps dont on se fiche éperdument. Le temps est cyclique en Inde: il revient aux mêmes endroits. Le ciel enfin blanchit, tandis que l'obscurité encore longtemps s'attarde sur les arbres, lourde et tenace. Un taxi nous mène vers les cîmes qui bordent la vallée de Kullu: nous voici enfin à Naggar.

Architectures de bois, longues travées alternant avec la brique grise, portails sculptés et toits d'ardoise, le village est la perle de la vallée de Kullu. Des jardins de fleurs succèdent aux vergers, des torrents ruissellent gaiement vers la puissante Beas qui coule en contrebas. L'air est vif, messenger des neiges tombées sur les plus proches collines. Au Nord, des montagnes hautes de près de six-mille mètres signalent le passage vers le Ladakh et les vallées avoisinant le Tibet. Il règne à Naggar une étrange odeur une fois identifiée. Ici pousse en effet comme de la mauvaise herbe des brassées de *ganja* en pleine floraison. Le coin est connu pour son haschisch noir, le "Manali", du nom de la célèbre bourgade. La drogue est interdite en Inde mais cela n'a pas empêché les plantations secrètes de proliférer. Du coup, l'herbe de la petite fumée a envahi les rues et les jardins.

Rinku, un Indien très distingué, nous fait visiter une chambre de son hôtel.
- Nous voulons une cuisine!

- C'est possible, assure-t-il.

La chambre a un coin salon, l'eau chaude à satiété, deux terrasses – et la cuisine convoitée. Mais surtout, elle est à l'abri des ondes. On croirait rêver... Nos corps exténués auraient-ils droit à un peu de répit? Gratitude!

Au fil des jours, nous faisons connaissance avec le tout petit monde de Naggar. En bas de chez nous, Abhishek, un Indien de vingt-deux ans, possède deux magasins de châles qu'il vend à prix d'or. Le matin même de notre arrivée, nos caddies à la main, nous lui avons expliqué notre course effrénée entre les ondes.

- Il faut être fort, c'est tout. Ici l'énergie est très bonne pour méditer. Il y a plein de gens qui font du yoga et du prāṇāyāma. Il faut être fort.

Avec une nuit blanche dans les pattes, c'est le genre de commentaires dont je pourrais me passer.

- Eh quoi, si on a un cancer, faut se laisser crever?

Sans se départir de son calme, Abhishek ajoute dans un battement de cils:

- Personne n'a de cancer ici.

Et pour cause: il n'y a ni antennes, ni trafic, ni stress.

Toujours la bouche en coeur, Abhishek nous dit "namaste" dix fois par jour les paumes jointes, mais à l'intérieur il est sec et méchant. Nous le surprenons en train de se moquer de nous auprès de ses camarades. Il doit penser que nous débloquons.

Nous décidons de visiter Kullu, chef-lieu de la vallée. Hira, un copain d'Abhishek, se propose de nous accompagner en ce dernier jour de Dussehra. Pendant une semaine, la populace a conduit des processions d'un bout à l'autre de la ville. Car Dussehra, commémoration du jour où Rāma triompha du démon Ravana, se fête à grands convois de statues. L'Inde aime les dieux, c'est indéniable mais la vallée de Kullu les a multipliés: chaque minuscule hameau a son dieu privé. Il y a la déesse-serpent, la déesse de la foudre, le dieu des pommes et celui du maïs. Sur un ancien fond chamanique, les habitants de la région honorent les esprits qui créent ou anéantissent les récoltes et les hommes. Dussehra est l'occasion pour toutes ces divinités de se rencontrer une fois l'an. Plus de deux-cent images sacrées sont baladées au son des tambours, à pied, balottées sur des kilomètres. Une fois arrivées à Kullu, les idoles se balancent de gauche et de droite – c'est ainsi qu'elles répandent leurs bénédictions. C'est aussi l'occasion pour le dieu Rāma d'affirmer sa suprématie sur les autres divinités: il est leur suzerain à tous!

- I will teach you, promet Hira.

Les bus défilent, absolument remplis à ras bord: il y a deux fois plus de gens que de nombres de sièges et même pour avoir une place sur le toit, il faut avoir de la chance. Prêts à passer une heure debout et à apprendre l'art de la contorsion, nous bondissons comme des félins quand trois places se libèrent.

S'attendant à un ballet de ferveur hindoue, quelle n'est pas notre surprise quand Hira nous emmène dans une immense fête foraine. Des rues et des rues de stands se succèdent, qui présentent les gadgets les plus improbables, les leçons de spiritualité version mode d'emploi pour tous, les singes à ressort, les machines à laver la vaisselle, les flûtes-comme-Krishna-jadis et les poils de chiens au kilo. Le moment fort de la journée est la visite au stand de *vegetables contest*. Des prix ont été attribués aux plus grands légumes, aux plus beaux, à la qualité la plus indéniable. La fête foraine adjacente est un pur plaisir

indien, à déguster de suite, et goûlument s'il vous plait. Grandes roues, bateaux ivres, toboggans gonflables ravissent les marmots. C'est rose et mauve et orange, jaune safran, vert fin de mousson, brun semelle et pourpre délavé. Ça fait krrrrrrr, teuteuteuteu, hiiiiiiiiiii, pof pof pof. Les installations sont vétustes; la peinture date du VIII^e siècle après JC et ça grince de partout mais comme deux-cents dieux sont présents dans la ville, on ne risque rien. La pluie tombe à grosses gouttes transformant le sol en une attraction à lui tout seul: ne pas perdre son soulier dans la boue. Les cireurs de chaussures arpentent le terrain fertile: ce sont peut-être eux qui avaient prié la pluie? Tous nos sens sollicités, nous basculons dans la frénésie, submergés et follement amusés.

Sex power

Chez Ninou, c'est toute l'Inde qui vient croquer les spécialités locales, boire un verre de thé et échanger les derniers potins de Naggar. Notre balcon offre une vue plongeante sur le Sûrya Tea Hall tenu par les deux sœurs Ninou et Nitou. Vu d'en haut, c'est un boui-boui digne d'un bidon-ville. Sous les bâches, quand on prend le temps de rencontrer les sœurs, il devient un palais. Elles ont le don de cuisiner les plats les plus succulents sur trois feux noircis par le gaz. Aux torchis sont suspendus les éternels paquets de chips en guirlande, les gants et les chaussettes qu'elles tricotent pendant les mois d'hiver où il n'y a rien à faire. C'est le cœur de Naggar *upper*. Tous les taxis s'arrêtent ici et les touristes indiens défilent. Une famille parcourant l'Uttaranchal en pantoufles fait halte chez Ninou, fort intéressée par le sidhu, spécialité locale, un pain cuit à la vapeur, fourrés de noix épicée. Lunettes, jeans et accessoires dernière mode, ils ont le parfait attirail de l'Indien occidentalisé. Surtout, éviter de parler hindi, ça fait vulgaire ! Tout le monde le sait, les gens qui ont réussi parlent anglais. Les pantoufles, par contre, pas vraiment de chez nous. Cela me rappelle les restaurants du Laos qui présentaient tous du papier toilette sur les tables en guise de serviette. C'est ainsi que les cultures réinventent l'usage d'objets injustement limités !

- Want safran, sir ?

La voix a surgi de derrière le fauteuil en plastique sur lequel Johan est assis. Accroupi entre une voiture et un tas d'ordures, un homme au gilet orange sort de son vieux sac de cuir une boîte pleine de filaments rouges.

- Cheap price.

- Je n'en ai pas besoin mon ami, répond Johan comme d'habitude très gentil.

- Ten grams 300 rupees.

- No, no, sir. I never buy what I don't need.

- Amber, sir ?

Puis il ajoute en baissant le ton :

- Full sex power.

- Thank God, my power is OK, sir !

Mais Johan rit tant que ça encourage l'homme à poursuivre.

- Look ! Number 11...

Il tens à Johan un carnet qui tombe en miettes rafistolé moult fois à coup de ruban adhésif.

- ... « anniversary wish »
- Oh, oh, oh !

La rubrique numéro 11 révèle les joies de l'ambre :

« Tout homme verra ses performances sexuelles s'améliorer. Le pénis est parfois fatigué à force de rencontrer la femme. Il s'use et pendouille lamentablement. L'ambre lui permettra de regagner une érection vigoureuse. »

- Full sex power for 20 minutes, ajoute l'homme.

C'est de mieux en mieux. Pas du tout refroidi par nos refus – il faut dire que l'homme nous met de bonne humeur – il insiste.

- Look number 4 !

« Tila oil : A force de masturbation ou à cause de la fréquentation de prostituées, le pénis se tord vers la gauche ou vers la droite. L'huile vous redonne un membre droit. Les femmes auront des seins plus fermes. »

- Je n'ai pas de problème avec mon membre, proteste Johan.

A court d'arguments, l'homme reprend :

- Safran, sir ?
- What is your name ?
- Ten grams.
- No, your name ?
- Gulab.
- Gulab, my friend, I hope you will have good business with someone else, but I don't

buy.

- Hindi sir. English nahi.
- Why don't you ask Ninou or Nitou ? Or this man here ? I am sure they are in the mood of buying safran !

Et Johan éclate de rire.

- For you 200 rupees only, reprend l'homme imperturbable de dessous la chaise.
- Only, hahaha !

Bambou baba

Depuis notre nid d'aigle perché sur la corniche, nous tentons parfois de nouvelles aventures. Au pied des grands cols enneigés se tient un petit miracle de la nature. Les dieux ont jadis fait jaillir des sources d'eau chaude pour remercier les hommes de leur dévotion. La sainteté des eaux est soulignée par des temples de bois sculpté; mais le village béni est aussi sacré pour une autre raison : le sage qui lui donna son nom, Vashisht Muni, y a élu domicile autrefois. La route qui y mène est sinueuse; les maisons qui la bordent couvertes de maïs orange, de piment rouge ou de foin jauni. Il faut préparer l'hiver tant pour les hommes que pour les bêtes. Une poussière dorée voltige, amas de

pollen de pin prêts à conquérir le monde. “Regardez”, nous avait enjoint Abhishek, le jeune marchand de châles, “On dit que c’est Râma lui-même qui fait pleuvoir la poussière d’or à l’époque de Dussehra¹...”

“*Last petrol station for 300 kilometers*” prévient une pancarte au pied de Vashisht. Il y a effectivement une ambiance de bout du monde sur la route audacieuse. Insolites, des bungalows en planches mal assemblées vendent des combinaisons de ski délavées par le soleil ainsi que des skis des années septante. Des volées d’escaliers se succèdent; un petit pont de ciment traverse un torrent où il y a au moins autant de lambeaux de tissus que d’écume. La vision de ces fibres collant aux rochers est si surprenante qu’on ne sait plus si c’est laid ou beau.

Le centre de la vie de Vashisht se déroule aux termes. Casseroles, lessives, corps nus des garçons s’affairent sous les robinets qui dispensent en permanence la chaude bénédiction. Les hindous s’inclinent devant un tout petit temple, un bijou de chalet aux dessins gravés dans le bois. Ils sonnent la cloche qui éveille Shiva de sa méditation et s’inclinent respectueusement, effleurant la pierre du bout des doigts. Un cortège s’avance et les villageois improvisent une danse folklorique au son des tambours. Les mains entrelacées, des danseurs en tunique blanche mènent le bal, leur tête couverte de fleurs hochant à chaque pas. Puis c’est un homme chargé d’un précieux fardeau couvert d’un voile rouge qui traverse la place en vives enjambées: c’est le marié qui porte son épouse jusqu’à sa future maison. Comme chez nous autrefois, les pieds de la mariée ne doivent pas toucher le sol: ça porte chance! La scène n’a pas échappé à un étrange personnage sur le perron du temple. Yeux bridés, cheveux *rasta* coulant dans le dos, écharpe shivaïque sur la tête, *dhoti* et grosses chaussettes de laine, il apparaît comme une symphonie d’orange et de safran. Mais surtout, il a un regard extraordinairement doux. Fascinés, nous nous installons sur le parvis afin de nous imprégner jusqu’à la moelle de cette atmosphère religieuse. Le *sâdhu*² semble ne pas nous avoir vu, tout occupé qu’il est par sa tâche. Il donne à chaque passant, pèlerin ou enfant, une poignée de *prasad*, la nourriture bénie par les dieux. Il donne encore aux vieux, aux gosses qui en redemandent, puis subitement il se dresse devant nous. Alors qu’apparemment il ne possède rien que les frusques qu’il a sur le dos, il nous offre deux pommes, les yeux comme émergeant d’un voile brillant. Un peu plus tard nous voilà invités à boire le thé dans une échoppe du coin.

- Je m’appelle Bambou Baba. Je suis thaï et ça fait 23 ans que je vis en Inde ! J’ai jeté mon passeport et grâce à cela je vis une seconde vie.

Il n’a plus de dents comme souvent les *baba* – cela simplifie la vie errante – et les rides au coin de ses lèvres amplifient son sourire. Il paye un *chai* à un type pauvre qui passait par là et reprend.

- En hiver, les gens font du ski ici ! Tout est couvert de neige et tout le monde glisse... C’est très amusant.

Ses bras balaient la table, imitant les mouvements des skieurs.

- Je suis le gardien du temple. Je donne le *prasad*.

¹ Fête de la victoire de Râma sur le démon Râvana.

² Renonçant, sorte de moine errant.

- Vous avez un bon travail, lui dit Johan.

- *Yes, very good.* Ça me donne l'opportunité d'aimer. Dieu est amour!

Ainsi Bambou Baba aime tous ceux qui viennent à lui, tout-petits, jeunes mariés, touristes, curieux, pauvres ou compagnons et je m'émeus de tant de cœur, de tant de légèreté et de lumière. Le Divin parfois s'invite dans l'âme des hommes et c'est bon de le vivre, de le goûter, de se rappeler que tout est encore possible sur notre terre obscurcie.

Vashisht est le dernier hameau sur la route qui mène au Tibet et son temple de Shiva a une fameuse histoire. Il y a une dizaine d'années, un chamane reçut un message du dieu lui-même: « Ce lieu est à moi », revendiquait Shiva indiquant les magasins de la rue centrale du village. On ne contrarie pas pareille carrure et les échoppes furent prestement détruites. Enfoui dans le sol, on excava - ô surprise ! - un *lingam*, symbole par excellence du dieu au cou bleu. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Le chamane a nouveau entra en transe et désigna le gardien du temple : « ce sera lui et aucun autre ». Et c'était Bambou Baba.

Un habitant du village nous raconte :

- Son maître lui avait donné le nom de *Shambhu Baba*... Mais c'était un nom compliqué pour lui et lorsque la première personne lui a demandé comment il s'appelait, il ne s'en rappelait plus ! Alors il a dit ce qui lui semblait y ressembler le plus : *Bambou Baba*... Et c'est resté !

Nous nous promettons de revenir. Un matin aux alentours d'onze heures, le temple de Shiva nous voit arriver. D'emblée nous invitons Bambou Baba : « Nous allons prendre notre petit-déjeuner. Si vous voulez venir, vous êtes le bienvenu. » Il ne se le fait pas dire deux fois. Preste comme une panthère, il déplie ses jambes et s'engouffre dans la fenêtre de la petite hutte adjacente qui lui sert d'abri avant de nous rejoindre.

- La vie d'un *baba* est belle, tranquille, paisible. On ne se fait de souci pour rien.

- Comment faut-il faire, Bambou Baba, pour vivre comme vous ?

- Oh, laissez tout derrière vous ! Vous devez tout réapprendre. Oubliez tout ce que vous savez. Et alors c'est facile. Surtout jetez toute votre connaissance, elle ne sert à rien ! Jetez vos inquiétudes ! A quoi servent-elles ? Les gens se font du souci pour tout mais ils ne sont pas prêts à renoncer à quoi que ce soit. Ne vous faites aucun souci concernant l'argent non plus. L'argent vient. Puis il part et revient de nouveau.

Bambou Baba ajoute :

- Aujourd'hui vous êtes mes dieux, déclare-t-il. Vous m'avez nourri.

Etrange impression que de devenir la main nourricière de l'univers, le canal qui apporte le miracle quotidien. On nous apporte deux porridges et un sandwich, ainsi qu'une bouteille de miel liquide. Bambou Baba s'en empare et arrose copieusement le bol de Johan, plus, encore, davantage... Le bol se couvre de miel devant nos yeux médusés et nos rires redoublent quand Bambou Baba prestement retourne la bouteille sur mon sandwich aux légumes. « Stop ! » « Ça suffit ! »

- Pourquoi? demande alors le *sâdhu* presque courroucé de mon opposition. C'est bon pour la santé, alors mange !

Le don coule de lui sans mesure, l'abondance de sa vie de renonçant est sans limites ! Bambou Baba a fait le saut de ces êtres qui ne répondent plus en rien aux exigences de la société. Ce ne sont plus les mêmes lois qui président à sa vie. Seule la confiance luit sur l'horizon, certaine et profonde. En aimant, Bambou Baba reçoit tout ce dont il a besoin pour subsister et bien plus, puisque tout est imprévu et miraculeux. Chaque jour, il réaffirme son lien avec Shiva-le-magnifique, dieu flamboyant des *baba*, père nourricier et donateur généreux des bienfaits du monde. Il n'y a rien d'autre à faire que prier et célébrer la vie. La foi de Bambou Baba déplacerait peut-être les montagnes mais elle remplit en tous cas les cœurs et les bols de porridge.

Le crépuscule cède le pas devant la nuit himalayenne et le bus nous attend. Nous repassons devant le petit temple en bois. L'intérieur est illuminé : Bambou Baba, debout, fait l'*arati*, la prière du soir. Une main sonne la cloche et l'autre présente la flamme sacrée au dieu. Il éclaire la statue et en même temps il cherche à être vu du dieu dans la lueur fervente : « Ô Shiva ne nous oublie pas ! » Et subitement nous clignons des yeux : il a disparu ! Il n'y a plus qu'une statue enchantée sous les poutres de bois et une mélodie sans visage ! Nous partons sur cette image, emportant avec nous les chants d'amour et de gaieté du *baba* thaïlandais.

